



11 JUIN 1984

0397--488 X

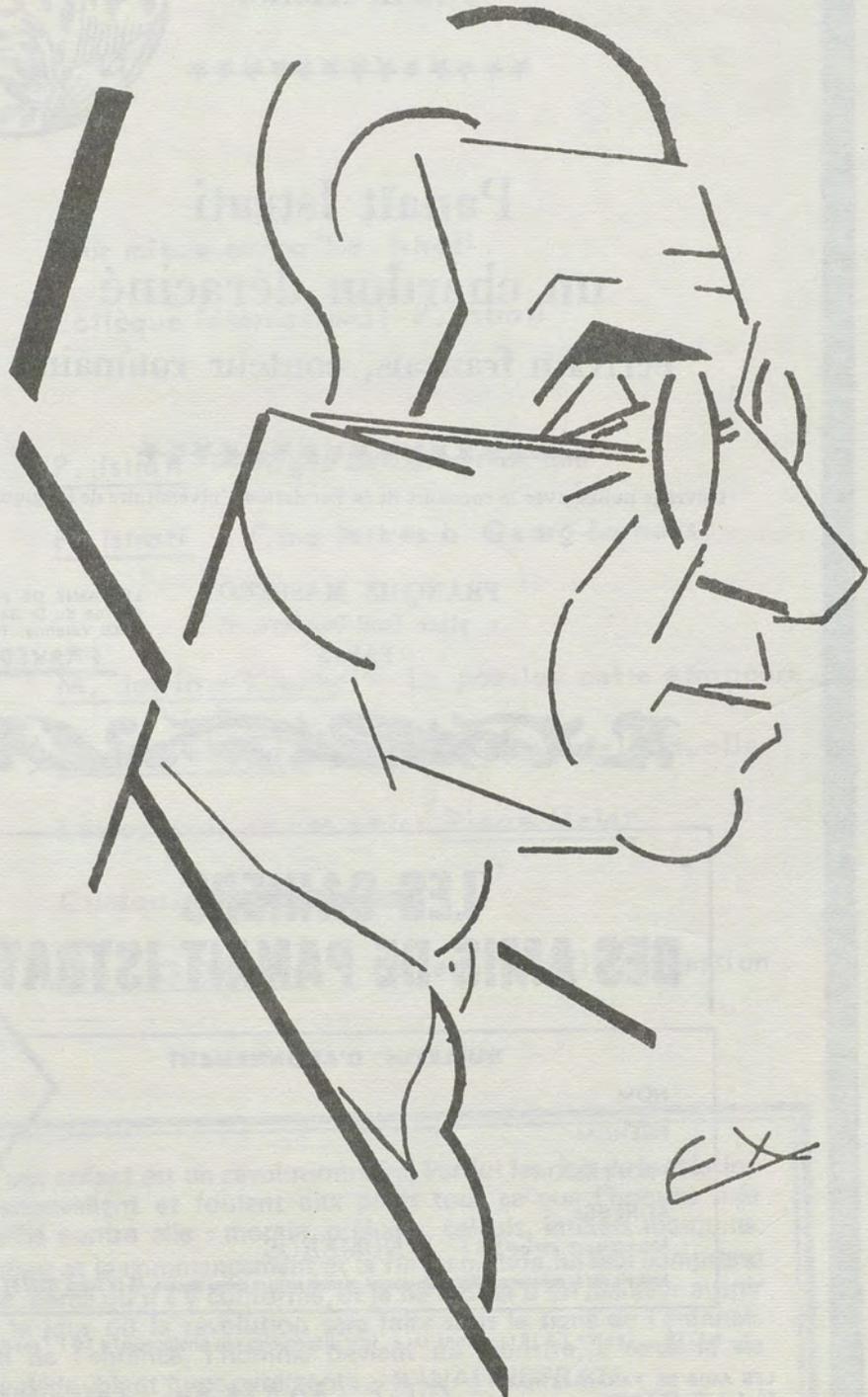
P₁ P₁

**CAHIERS
DES**

AMIS DE Panait Istrati

11

SEPTEMBRE 1978



PANAÏT ISTRATI

AMIS DE PANAIÏT ISTRATI
17, rue du Dr-Santy
13600 Valence. Tél. 43.29.92

8 Francs

POUR MIEUX CONNAITRE ISTRATI LISEZ.....

Monique
Jutrin-Klener



Panaït Istrati
un chardon déraciné
écrivain français, conteur roumain

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé, 5^e
PARIS

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr Santy
26000 Valence. Tél. 43.29.92
FRANCO 25'



**LES CAHIERS
DES AMIS DE PANAIT ISTRATI**

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

Abonnement annuel **25 F** 4 NUMEROS

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94

NOTE - Les n° 1 à 18 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence. Tél. 43.29.92

C.C.P. 30 122 94 - LA SOURCE



IN EDITS

SOMMAIRE

N° 11 - Septembre 1978

- 2- Pour mieux connaître Istrati
- 4- Colloque international P. Istrati
- 5- P. Istrati - Pages de carnet intime
- 12- P. Istrati - Cinq lettres à Georg Brandès
- 18- M. Jutrin - Klener - La poésie, cette étrangère...
- 23- Camil Petresen - La condition intellectuelle
- 25- Les oeuvres de nos amis: Pierre Melet
- 26- Confession XXXXXXXXXX
- 28- Jèan Guehenno - Le rebelle et l'autogestion

• « Tout enfant est un révolutionnaire. Par lui les lois de la création se renouvellent et foulent aux pieds tout ce que l'homme mûr à édifié contre elle : morale, préjugés, calculs, intérêts mesquins. L'enfant et le commencement et la fin du monde, lui seul comprend la vie, parce qu'il s'y conforme, et je ne croirai à un meilleur avenir que le jour où la révolution sera faite sous le signe de l'enfance. Sorti de l'enfance, l'homme devient un monstre, il renie la vie en se dédoublant hypocritement ». - PANAIT ISTRATI

* * * * *

COLLOQUE INTERNATIONAL PANAIT ISTRATI

(Nice - 12 au 14 ^{Novembre} ~~Décembre~~ 1978)

Notre colloque est en bonne voie;

Nous aurons l'appui total des services culturels de l'Ambassade de la République Socialiste de Roumanie.

Cette manifestation s'inscrit dans le cadre officiel des échanges franco-roumains. La délégation roumaine comprendra quatre à cinq personnes. Nous aurons la présence assurée du journaliste Alexandre Talex, dont l'étude exhaustive sur Panaït Istrati est en cours d'édition en Roumanie. Bien sûr, le Directeur du Musée de la Littérature roumaine, Al Opréa, sera parmi nous avec son épouse, Galina Opréa. Il faut rappeler pour nos amis français qu'Al Opréa, responsable de la revue littéraire roumaine "Manuscriptum", a publié dans cette revue, avec Alexandre Talex, de nombreux articles et études sur Panaït Istrati en Roumanie. Nos "Cahiers" ont repris de nombreux articles parus dans cette revue, et particulièrement le Dossier de Police de la Sigouruntsa concernant Panaït Istrati. Cet important document fait justice des insultes et calomnies dont a été gratifié notre écrivain. Al Opréa est aussi l'auteur d'une belle biographie sur Istrati. Cet ouvrage, publié en 1964 à Bucarest, fut le signal du renouveau d'intérêt envers le grand conteur franco-roumain. Une version française de cette biographie fut éditée à Bucarest en 1970. Elle se trouvera en bonne place dans notre "centre de documentation".

Les nombreux amis français de l'écrivain vagabond seront heureux de saluer, à ce colloque, la veuve de l'écrivain, Mme Margareta Istrati. Notre manifestation sera très honorée de sa présence.

Afin d'assurer à ce colloque un rayonnement et une audience convenables, nous faisons encore appel aux écrivains, historiens, universitaires, étudiants, pour une participation effective. Nous sommes d'ores et déjà assurés de la présence d'universitaires, qui feront les

communications suivantes :

- Jean Hornières Panaït Istrati et les mots.
Sanda Geblesco Le Temps et la voix chez
Panaït Istrati
Christian Golfetto La Maladie et la mort dans
l'oeuvre de P. Istrati
Marie-Claire Charpy L'Enfant dans l'oeuvre de
Panaït Istrati

Nos amis Alexandre Talex, de Bucarest, et Mme Monique Jutrin-Klener, de l'Université de Tel-Aviv, nous ont déjà adressé leur communication :

- Alexandre Talex L'Amitié Romain Rolland-
Panaït Istrati.
Monique Jutrin-Klener La Poésie, cette étrangère...

Pendant le colloque aura lieu l'inauguration du "Fonds Panaït Istrati" à la Bibliothèque universitaire de Nice, section Lettres, 100, Boulevard E. Herriot, à Nice. Mlle Baréa, conservatrice de la Bibliothèque, met à notre disposition non seulement une salle de réunion pour le colloque, mais encore disposera d'autres salles pour l'Exposition Panaït Istrati qui nous sera envoyée de Bucarest.

Nous remercions tous ceux qui nous ont aidés pour que cette manifestation soit digne de notre écrivain, et en particulier M. Stelian Oancéa, Secrétaire à l'Ambassade de Roumanie à Paris, M. Daspre, Directeur du Département de Lettres Modernes de la Faculté de Nice, et, bien sûr, Mlle Baréa, conservatrice de la Bibliothèque.

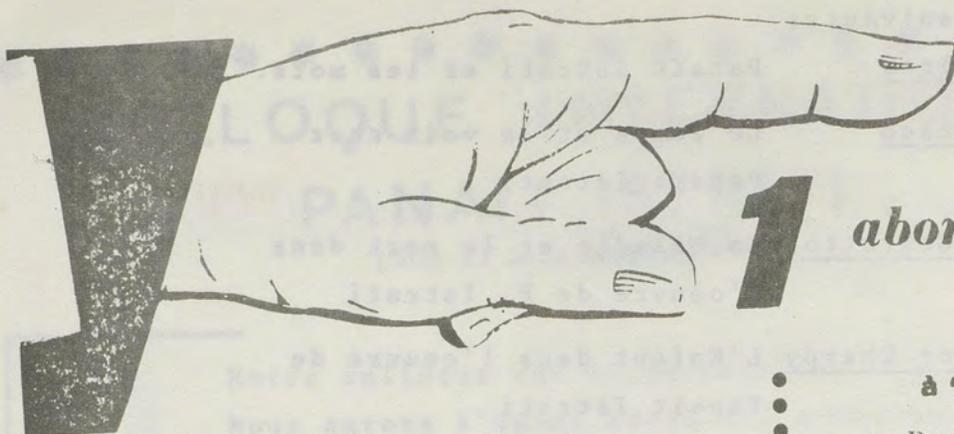
Le numéro de novembre de nos "Cahiers" contiendra les précisions définitives sur ce colloque. Nous demandons aux personnes désireuses de s'y associer de nous écrire à Valence ou de se mettre en rapport avec le "secrétariat du Colloque", Faculté des Lettres et Sciences humaines, 98, Boulevard E. Herriot 06036 NICE.

* * *

Service Librairie

- M. Jutrin-Klener : Panaït Istrati, *Un Chardon Déraciné* : 300 pages - 25 F franco
Pierre Melet : *Trente ans au service des Bergers* : 320 pages - nombreuses photos : 42 F
Pierre Melet : *Le Galvaudeux - Une vie de berger* : 300 pages : 15 F franco
P. MELET : *Bergers* : MES AMOURS : 272 pages : 45 F
S. SAFIR-LICHNEVSKI - LES FANTOMES DE FONTANAROSA - 43 F

4 bis



1 abonné un ami?

AVIS TRÈS IMPORTANT

Cette publication est entièrement indépendante. Elle n'appartient à aucune secte, à aucun parti : elle ne sert aucun dogme.

Elle groupe la pensée de gens très différents mais poursuivant le même but : DESIRER VIVRE LIBRE, avoir parfois des IDEES diamétralement OPPOSEES, voilà qui explique les contradictions de certains textes entre eux !

Tous les travaux que nécessitent la rédaction, la publication de cette revue sont exécutés bénévolement sans autre rémunération que la seule satisfaction de la besogne accomplie.

La Revue n'est pas une entreprise commerciale : elle ne vit que par le dévouement de ceux qui collaborent à sa rédaction. Aucun n'est rétribué et elle ne groupe que des hommes désintéressés.

N.D.L.R. Le montant de l'abonnement est l'indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de notre revue. Chacun peut, s'il le désire, augmenter ce chiffre.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

A L'ANNÉE : 4 NUMEROS 25 f

TRIMESTRIEL

- Tous les abonnements partent du mois de janvier, et ne sont valables que jusqu'à la fin de l'année.
- Les personnes qui s'abonnent en cours d'année reçoivent LE ou LES numéros précédents.
- Le montant de l'abonnement est indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de la revue. CHACUN PEUT, S'IL LE DESIRE, augmenter ce chiffre, en participant à la SOUSCRIPTION PERMANENTE.
- Nous publions la liste des souscripteurs et des versements divers à la revue non pour flatter une vanité inexistante chez nos amis, mais dans le but de nous éviter un accusé de réception.
- Pour nos envois de SPECIMENS, nous recevons toujours avec plaisir des adresses d'individualités susceptibles de s'intéresser

EPITRE

à " ceux qui nous aiment "

Depuis plusieurs numéros, notre situation financière est difficile. Le prix de notre abonnement est si modique que nous ne pouvons subsister sans souscriptions. Il en sera ainsi tant que le nombre de nos abonnés n'aura pas doublé ou à peu près. C'est regrettable, mais c'est ainsi.

Pourtant, VOUS POUVEZ NOUS AIDER :

En nous trouvant de *nouveaux abonnés*, dans tous les cas en nous fournissant des adresses de sympathisants réellement susceptibles de s'abonner ;

En nous cherchant des *dépôtaires* solvables ;

En nous demandant des *listes de souscription* et en les faisant circuler ;

BULLETIN D'ABONNEMENT

M _____

Adresse : _____

Souscrit un abonnement

Signature : _____

Date : _____

OFFREZ
UN ABONNEMENT



œuvres de

PANAIT ISTRATI

Préface de Joseph Kessel.

I

KYRA KYRALINA.

Préface de Romain Rolland.

- I. *Stavro.*
- II. *Kyra Kyralina.*
- III. *Dragomir.*

ONCLE ANGHEL.

- I. *Oncle Anghel.*
- II. *Mort de l'oncle Anghel.*
- III. *Cosma.*

PRÉSENTATION DES HAÏDOUCS.

La retraite du Vallon obscur.
Récit de Floarea Codrilor.
Élie le sage.
Récit d'Élie le sage.
Spilca le moine.
Récit de Spilca le moine.
Movila le vataf.

Récit de Movila le vataf.
Jérémie, le fils de la forêt.
Récit de Jérémie.
Un haïdouc.
Réplique du haïdouc.

DOMNITZA DE SNAGOV.

Vers Snagov.
A Snagov.
Après Snagov.

II

CODINE.

Une nuit dans les marais.
Codine.
Kir Nicolas.

MIKHAIL.

MES DÉPARTS.

La taverne de Kir Léonida.
Capitaine Mavromati.
Direttissimo.

LE PÊCHEUR D'ÉPONGES.

Avertissement de l'auteur.
Le pêcheur d'éponges.
Bakâr.
Entre l'amitié et un bureau de tabac.
Immortalité.
Sotir.

III

Préface à Adrien Zografli

LA MAISON THÜRINGER

LE BUREAU DE PLACEMENT

MÉDITERRANÉE (*Lever du soleil*)

- I. *Moussa*
- II. *Sarah et ses... bars*
- III. *Joies et misères « égyptiennes »*
- IV. *En Syrie : Solomon Klein*

MÉDITERRANÉE (*Coucher du soleil*)

- I. MOUSSA. *Une soirée théâtrale*
- II. *Qui est l'auteur d'« Hamlet »*
- III. *Moines du Mont-Athos*
- IV. *Les passions du Lac-Salé*
- V. *Mort de Mikhaïl*
- VI. *L'appel de l'Occident*

IV

LES CHARDONS DU BARAGAN.

TSATSA-MINNKA.

L'Embouchure.
La disparition du noaten.
La faute de Tsatsa-Minnka.
A Japsha Rouge.
Sima et son bien-être.
Barbatt à sa mesure.
L'inondation.
La vengeance de Sima.
La retraite des eaux.
« Milostivul satului »
Décomposition.
Redressement.

NERRANTSOULA.

Avertissement.
Présentation.
Première partie.
Deuxième partie.
Troisième partie.

LA FAMILLE PERLMUTTER.

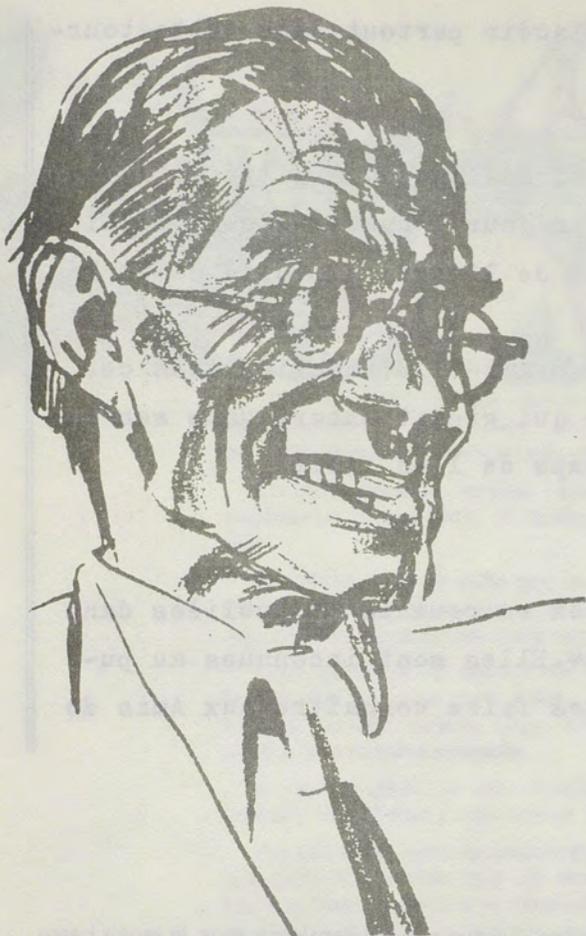
Les vieux Perlmutter.
I. *Isaac Perlmutter.*
II. *Schimke Perlmutter.*
III. *Esther Perlmutter.*

POUR AVOIR AIMÉ LA TERRE.

Pour avoir aimé la terre.
Confiance.

Gallimard





inédit en français

Panaït Istrati

PAGES DE CARNET INTIME

Août 1934

En 1934, à la veille de son cinquantaine, Panaït Istrati commence son journal intime. Cet anniversaire l'a persuadé. Dans une lettre, adressée à Ernst Bendz, homme de lettres suédois, il écrivait : "L'année prochaine j'aurai cinquante ans. 1884-1934 = Aléluia!".

Plus malade que jamais, abandonné par ses grands amis de jadis, calomnié par Henri Barbusse et ses acolytes, les dernières années de vie de Panaït Istrati sont une lutte désespérée pour survivre, terminer son oeuvre, conscient peut-être de sa fin prématurée.

Grâce à une vitalité sans pareille, il commence et termine le cycle "la vie d'Adrien Zograffi": "La Maison Thuringer, Le Bureau de Placement, "Méditerranée, lever et coucher du soleil!.. Il déploie une intense activité dans les pages des "Les Nouvelles Littéraires" et dans la presse roumaine de ce temps-là. Il traduit en roumain "Kyra Kyralina, Codine, Tsatsa Mincka" et les quatre volumes du cycle "La vie d'Adrien Zograffi".

Panaït Istrati entreprend au début du 1932 une tournée de conférences en Allemagne et en Autriche. Le thème de cette conférence: "Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui" est, en même temps que sa profession de foi, le réquisitoire impitoyable de l'avilissement de l'art et des artistes contemporains.

Très malade, il étonne et se fait applaudir partout dans cette tournée.

+ + +

Dans ce "carnet intime", Panaft Istrati analyse sans pitié de soi-même le chemin parcouru, sa foi effrenée qu'un jour l'humanité sera meilleure, par le travail de l'Art mise au service de l'homme exploité et de la vérité.

Pressentait-il sa fin si proche? Prévoyait-il d'inscrire dans ce journal intime cette moitié de son oeuvre qui gisait encore dans ses entrailles, conscient qu'il n'aura pas le temps de l'en finir?

Peut-être...

+ + +

Pages de carnet intime ont été écrites en roumain et publiées dans le quotidien "CREDINTA" (LA FOI), Noël 1934. Elles sont inconnues au public français et nous sommes heureux de les faire connaître aux Amis de l'écrivain :

Le 10 ou le 11 de ce mois, j'aurais cinquante ans. J'avoue que ces derniers temps, je tenais beaucoup à atteindre cette moitié de siècle de mon existence.

J'y tenais justement parce que je suis gravement malade depuis trois ans déjà.

Je me rappelle, c'était en Août 1931, qu'en me promenant au bord de la mer à Menton, j'avais senti brusquement comme un vide au cœur, mes jambes mollirent aussitôt et je fus obligé de m'asseoir sur le premier banc venu, en disant à ma femme qui m'accompagnait : «Tiens, voilà quelque chose de nouveau maintenant».

Dans un sens, c'était «du nouveau» car, bien que je me sentisse de plus en plus affaibli depuis mon retour de Russie en Février 1929, je ne me considérais pas jusqu'alors comme vraiment malade, mais seulement comme j'avais toujours été : un peu débile et faible sur les jambes, conséquences d'une grave pneumonie suivie d'un début de tuberculose dont j'avais souffert vers mes dix-huit ans.

Néanmoins, cette débilité ne m'avait nullement empêché pendant une trentaine d'années d'être un homme résistant, de parcourir une bonne partie de la terre - et dans quelles conditions !-ni d'exercer de durs travaux manuels, tout en étant souvent mal nourri et mal couché.

Et voilà que tout d'un coup, la force de mes jambes me quitte, ce jour là, à Menton, juste huit ans après qu'ait commencé ma nouvelle vie «d'homme de lettres», c'est-à-dire «d'auteur à succès»-comme on dit - vie qui me donnait le droit de m'attendre à tout autre chose, même à avoir une meilleure santé !

Depuis ce jour d'Août 1931, ma respiration est devenue pénible au point que, pour monter un escalier, il faut que je m'arrête à chaque marche pour reprendre le souffle.

Quelques jours plus tard, j'ai été cloué au lit et, aujourd'hui encore, je ne le quitte que pour des besoins courants. Quelle tristesse, cela provoque chez un être dont, dès l'enfance, la première passion a été de flâner, de vagabonder de l'aube jusqu'à la nuit, sur des chemins sans fin.

Il me semble que s'il n'y avait eu que la somme de souffrances que représentent trois ans de vie passées au lit, les yeux fixant le plafond, le corps endolori et blessé aux hanches, il y avait de quoi souhaiter la mort ou se la donner.

Pourquoi alors, cette persévérance, ce désir **injustifié** de continuer à vivre ?

Je dis **désir**, mais le mot est lourd et insuffisant. Il n'y avait pas seulement un désir. Il y avait surtout **deux bras décharnés qui imploraient dans leur solitude quelqu'un de tout aussi seul.**

Et maintenant, me voilà au cœur même de cette confession ou profession de foi.

Tout d'abord, pourquoi voulais-je réaliser cette période de mon existence : Août 1884 - Août 1934 ? Que devait-il arriver le jour de mes cinquante ans ?

Il est à retenir que je ne voulais vivre que pour arriver à atteindre le mois d'Août 1934.





Cette volonté m'animait surtout pendant la période de dures épreuves vécues durant mon séjour au Monastère NEAMTS, des Carpathes Moldaves, de juin 1932 à janvier 1933. J'étais affaibli au point de ne pouvoir faire un peu de toilette sans l'aide de mon épouse.

En cette période, lorsque j'étais seul, mes pauvres bras se sont tendus bien des fois vers ce «quelqu'un d'invisible», ce quelqu'un à qui, cependant au fond de moi-même, je ne demandais rien.

Je précise tout de suite que ce «quelqu'un» n'était pas un de ces dieux que les gens ont enfermés à l'intérieur d'un temple et dont ils ont fait une sorte de terreur que l'on doit craindre, ou des injustes distributeurs des biens terrestres et célestes.

Non. La foi je l'ai perdue dès le temps de mon enfance, lorsque je voyais autour de moi neuf prêtres sur dix prier sans piété, vivre dans l'aisance, sans pitié pour leur prochain malheureux. Depuis, j'ai vécu sans ce Dieu, interprété de la sorte par les prêtres. Mais, j'ai senti aussitôt naître en moi **une lumière nouvelle**.

Et, sur ce point, je veux insister, même si je savais - ce qui n'est pas le cas - que pas un seul être humain ne prêterait l'oreille pour m'entendre.

Au début de mon adolescence, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, ce qui faisait croire aux gens du quartier que «je deviendrai pope». Cette perspective réjouissait ma mère et l'attristait à la fois, parce que je désertais souvent la maison et mes patrons pour aller, poussé par la soif de voir et de tout connaître, visiter les départements voisins. J'étais un instable, un batteur de pavés, un vaurien selon le jugement des langues de notre bon faubourg, mais aussi, ce qui était le plus grave, selon celui de ma mère qui était une femme économe. Il est vrai que l'argent que je gagnais fondait comme de la glace entre mes doigts. Je ne le dépensais même pas pour «des choses utiles». C'était pour acheter des livres et du tabac, laissant à ma mère le souci de pourvoir à mes besoins en chaussures et en vêtements.

Il m'est arrivé, parfois, d'échanger un costume neuf contre un autre usagé pour pouvoir me procurer encore des livres et du tabac. Quant à la nourriture je pouvais vivre pendant des mois de pain, de tomates et de choucroute sans garniture. Je ne parle même pas des journées passées sans manger. Et cela se passait à l'époque de mon adolescence, entre quatorze et dix-sept ans, qui fut une période très agitée de ma vie.

Seul, sans ami, n'ayant personne pour me guider, je découvrais le «livre» et par là «la grandeur des choses» et en même temps «le socialisme».

Sur le socialisme, je n'avais encore rien lu. Mais à la suite des mouvements ouvriers du port de Braïla, j'avais entendu dire que le socialisme signifiait : «justice pour les pauvres et les exploités». J'avais vu également, comment un homme avait succombé après avoir été battu par la police parce qu'il était socialiste.

Étant curieux de nature, j'avais peu après assisté à quelques réunions socialistes et j'ai compris que cette idée réunissait dans son sein toutes les vertus que je cherchais vainement auparavant chez les serviteurs de Dieu, c'est-à-dire justice, bonté, honnêteté, sobriété, la culture du beau et par dessus tout une vraie fraternité dans les faits, avec l'homme vaincu par la vie.

Voilà ce qui à l'avenir allait être ma religion, mon seul Dieu : l'aspiration à la libération de l'Homme asservi, agenouillé par l'Homme.

Puis, subitement, j'ai été saisi d'un orgueil démesuré. Je me sentais devenir un apôtre de cette religion et peut-être, un martyr comme cet ouvrier tué par les coups des policiers.

J'allais, par là-même, venger ma mère humiliée ainsi que ma classe d'origine qui n'était autre que celle de notre faubourg, médiocre, médisante et que je méprisais avec raison.

Je me considérais un peu à part de ceux qui m'entouraient car tous, y compris ma mère, n'étaient préoccupés que de leur intérêt personnel et aspiraient à une vie proche de celle de la bourgeoisie oppressive. Personne, parmi tous ceux que je connaissais, ne lisait de livres et pensait comme moi, comme les deux apôtres socialistes que j'avais entendu parler. J'enviais leur culture et leur attribuais toutes les générosités de la terre.

Je me persuadai que l'humanité, dans sa masse, était cette foule dépourvue de qualités d'âme et de cœur, ce réservoir humain d'où n'apparaît à la surface et ne s'impose que le mauvais génie de l'opresseur pour son prochain.





Le bon génie, **l'homme de pensée généreuse**, est toujours vaincu d'avance n'étant même pas soutenu par ceux à qui il a dédié et sacrifié sa vie.

A l'âge de mes vingt ans, j'étais déjà édifié. Le monde socialiste lui-même, que je commençais à connaître de plus près, me prouvait que tous ceux qui réclamaient la justice n'étaient pas capables d'être justes à leur tour. Même dans ce milieu, il n'existait qu'une petite minorité sentant et pensant comme moi.

Quant au culte du beau qui constitue un autre aspect de l'émancipation de l'homme, il n'y avait que quelques individualités qui s'élevaient jusqu'à lui, l'immense majorité se contentant d'une caricature.

Plus tard, en me découvrant une certaine aptitude à écrire, il m'est venu un grand mépris pour tout ce qui ne pouvait pas, par vertu morale, s'élever au-dessus du commun.

Néanmoins aucun sentiment de fierté n'a pu m'éloigner du besoin profond que je ressentais à œuvrer pour le bien de l'humanité, pour son émancipation sans laquelle, je m'en rendais compte, toutes les valeurs de la vie sont mortes aux yeux de l'homme qui, au milieu de l'injustice et de l'universelle souffrance, ne peut se réjouir de rien.

Voilà de quelle manière j'ai été pénétré par cette « lumière nouvelle », celle du BEAU et du BIEN. Elle devait me réhausser à mes propres yeux lorsque je me rendis compte que peu de gens sont touchés par sa grâce. Elle devait donner un sens à ma vie qui n'était en rien avide des biens terrestres. Elle devenait mon soutien moral pendant les épreuves difficiles. Néanmoins dans les moments de dénuement et de fatigue, je me demandais bien si ce **beau** et ce **bien** méritaient de si douloureux sacrifices.

Et pourtant, cette « Lumière nouvelle » devenait, pour de bon, ma nouvelle FOI.

C'est bien plus tard, seulement - après un quart de siècle de pratique consciente de ma nouvelle religion - que la vie devait cruellement me prouver que la foi en Dieu ne peut être remplacée avec rien de terrestre. Car l'homme souille de ses mains tout ce qui est création de l'âme, il est même indigne de Dieu : c'est-à-dire que rien ne peut le sauver, l'élever au-dessus de ses vanités et de ses multiples besoins corporels et matériels.

Pour arriver à cette conviction, le chemin de mon calvaire a été parsemé à chaque pas, de manière égale, de tas de vulgaires tessons qui m'ont blessé et par autant de brillants cristaux que je prenais pour d'authentiques diamants. Au début le nombre de ces cristaux a été incalculable et je n'entendais que la parole des héros. Du haut des tribunes de la morale, du cœur des bibliothèques, la philosophie positive prêchait l'émancipation, prônait la littérature de la foi, le tout formait un seul chœur divin qui remplissait l'atmosphère de : **Gloire à l'homme qui cultive le Beau et le Bien.**

Les grands représentants des diverses religions eux-mêmes, unissaient parfois leur voix à cet hymne, ce qui me touchait profondément et m'aidait à ne pas tomber dans l'erreur de ces lutteurs pour la Justice qui excluaient définitivement l'Église du monde aspirant au mieux être des hommes sur la terre.

Je me suis dit alors : Que pourrait désirer de plus un homme comme moi quand, sans effort, il se sent fait pour suivre cette voie, surtout lorsque la pensée la plus haute vient confirmer ses sentiments innés pour lui servir de guide ? Le savant, le tribun, le poète tendaient ainsi la main à l'adolescent venu au monde dans un milieu d'enfer où règnent tous les maux : la misère endémique, l'ignorance, la superstition, la brutalité, la calomnie et même le crime.

Il m'était impossible de croire que la puissance des ténèbres pouvait être plus forte que celle de la lumière, que le bien dans sa lutte pourrait être vaincu par le mal alors que le premier était embrassé par tout ce que le monde compte de plus distingué, dont les personnes qui détiennent les

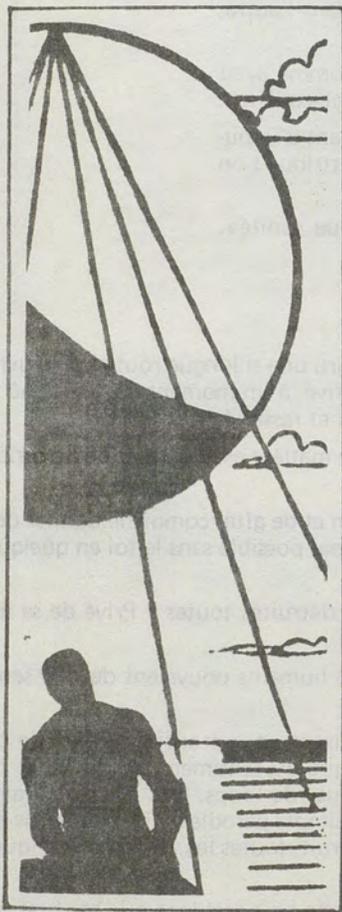
pouvoirs, c'est-à-dire la conduite des peuples, alors que le dernier constituait la honte pour tout être éclairé. Il est vrai que les gens éclairés étaient peu nombreux et que la gloire de ce qui est Beau et Bien qu'ils proclamaient, résonnait souvent comme dans un désert.

Mais quelle importance cela pouvait-il avoir pour moi ? Ne savais-je pas, depuis l'enfance, que la noblesse de l'âme n'était l'apanage que d'une élite ? L'essentiel pour moi était de me savoir soutenu par cette élite de l'humanité. De ce soutien, je me persuadais toutes les fois que j'ouvrais un livre ou que j'écoutais un tribun. Et combien fier et heureux dans ma misère je me sentais dans cette brillante compagnie ! Je commençais, au surplus, à manier la plume et des connaisseurs m'y encourageaient en me laissant entrevoir la possibilité de monter un degré de plus, le plus difficile sur l'échelle des valeurs intellectuelles, celui où se trouvent les créateurs des œuvres littéraires. Hum ! Il était donc permis à l'ancien garçon d'auberge avec ses quatre années d'école primaire, non seulement de comprendre parfaitement ces créateurs, mais même d'occuper un petit coin dans le temple de leur art si admiré.

Ainsi, il n'était pas exclu que j'arrive un jour à unir ma voix au noble chœur de ceux auxquels la Providence réserve la charge de relever le monde de sa misère, une réalité qui m'était familière et que peu de penseurs sont à même de connaître par expérience. Dès lors, avec quelle sincérité, je vais clamer hautement la grandeur du rôle d'apôtre pour le bien de l'humanité ! Pour cela aucun besoin de Dieu. N'étais-je pas l'un des grains des aspirations divines qui allait germer.

Même ma sainte mère me sembla alors petite, mesquine dans ses infimes préoccupations, alors que moi, je planais, ventre vide et dépenaillé dans la sphère des mondes à venir.

A l'édification du monde nouveau délivré du matérialisme et de l'affreux égoïsme, je deviendrai moi-même le fanatique artisan.



Et voilà qu'un jour, d'une façon étonnante, providentielle, le miracle s'est produit au-delà de mes vaines et absurdes espérances.

Romain Rolland, — comme un autre Moïse commandant au rocher de faire jaillir la source, — m'a frappé au front de sa baguette magique en me demandant d'accomplir une chose plus difficile que celle réalisée par le rocher de Moïse : écrire dans une langue que j'ignorais jusqu'à l'âge de trente ans, une langue que je prononçais à peine et dont, n'ayant jamais appris ni les lois ni la grammaire, je devais retenir les mots et deviner les règles. On sait le résultat. D'un seul coup j'ai été projeté dans la sphère de pensée et d'action d'un monde qu'autrefois je n'aurais osé regarder en face. Et aussitôt je me suis trouvé à discuter d'égal à égal avec les grands esprits pour qui l'admiration des hommes était sans limite.

Le moment était donc venu de montrer aux assoiffés de Bien, de Beauté et de Justice, si j'étais un homme ou un simple parvenu. A cet instant deux voies s'ouvraient devant moi : l'une large, parsemée de fleurs, de sourires et d'abondance ; l'autre étroite, sinieuse, remplie de probables déceptions.

Sans hésitation, j'ai pris la seconde qui m'a fait déboucher sur un abîme plus effrayant que je ne le supposais, en m'obligeant à me séparer de

tout le monde, de mes plus nobles amis et même de celui à qui je devais ma nouvelle vie.

Pourquoi ? La réponse est simple : c'est parce que, dès le début, j'ai mal compris les lois de l'existence.

L'homme, même de bonne foi, promet plus qu'il ne peut tenir. Son élan vers le mieux lui auréole le front, mais il oublie que ses pieds sont condamnés à rester à terre car, probablement, tant que l'égoïsme lui pèsera sur l'âme, il ne lui sera pas permis de s'identifier à la divinité, cette mystérieuse étincelle éternellement en lutte avec le souffle infect de l'existence matérielle.

Eh oui, aujourd'hui je crois à l'Ame et à l'Esprit comme jamais je n'y avais cru et je pardonne tout à mon frère, l'homme, le déliant des divines promesses qu'il me faisait lorsque je le voyais de loin, lorsque je l'entendais me parler des sphères célestes, quand je ne soupçonnais pas que la boue dont il était fait, était aussi exécration que celle du dernier et misérable pêcheur du pauvre quartier qui m'a vu naître.

Mais, pour arriver à cette humaine compréhension, il m'a fallu passer moi-même par de dures épreuves desquelles, même les saints, ne sortent vainqueurs qu'en commettant des cruautés contre eux-mêmes et surtout contre leur prochain.

Oui, je crois que pour se dévouer pour une sainte cause, il faut tourner le dos aux préoccupations terrestres de l'homme et rester sourd à ses appels au secours.

Jadis j'ignorais cela. Je croyais que servir Dieu c'était se dévouer à son humble créature. Et, fort de ma position qui me permettait d'être juge de l'homme supérieur, j'ai demandé à celui-ci de tenir la parole qu'il m'avait donnée. Il n'a pas répondu, et m'a tourné le dos, me laissant seul, réduit à mes propres forces, voulant me prouver également que nous sommes tous habités par les mêmes défauts et petites choses.

Que l'un renie sa parole parce que trop accablé par des besoins matériels et l'autre trop rongé par l'ambition et le désir de briller à tout prix, c'est la preuve, dans un cas comme dans l'autre, que l'existence n'est possible qu'au prix d'abdications sans fin.

L'ignorant encore, j'avais cru, comme paroles d'Évangile, à tous les idéaux que l'homme avait proclamés en lettres de feu, pensant en mon for intérieur qu'ils pouvaient même remplacer Dieu.

Je me demande, maintenant, pourquoi l'on ment et l'on trompe l'Humanité avec tant d'impudence ? Pourquoi divinise-t-on presque la pauvre créature humaine, faite de boue, lui attribue-t-on des facultés qu'elle n'a pas en raison de ses préoccupations terrestres.

Ah ! quelle grande vérité proclame l'Écclésiaste en affirmant que « tout n'est que vanité ».

Je contemple avec pitié ce qu'il reste de moi après avoir parcouru une si longue route : un pauvre homme vaincu par la maladie et les besoins. Et cela après être arrivé, à un moment donné, là où il ne dépendait que de moi de devenir, à mon tour, un homme nanti et rassasié.

Je me lève, malgré tout, avec le restant de mes forces contre la matière esclavagiste, destructrice des âmes.

Bien qu'aujourd'hui étant esclave, prisonnier du besoin de pain et de gîte, comme le dernier des misérables, j'affirme en cette heure de sincérité que la vie n'est pas possible sans la foi en quelque chose pour le bien de l'homme.

Et quelle foi pourrions-nous avoir aujourd'hui après les avoir détruites toutes ? Privé de sa lumière, le monde est tombé dans un abject matérialisme.

Que reste-t-il des aspirations qui nous laissaient croire que les humains pouvaient devenir semblables aux saints ?

Ceux d'autrefois, avaient la crainte de Dieu, ce qui était suffisant pour étouffer une partie de leur égoïsme qui aurait pu leur faire oublier que, dans la pratique du sentiment de justice et de pitié, une communauté humaine pouvait devenir une communauté de loups. Nos contemporains ont, non seulement supprimé cette crainte et réduit Dieu à une simple parodie de l'Église, mais en moins d'un demi-siècle, ils ont détruit, avec emphase et grand bruit, toutes les valeurs esthétiques et morales décrétées jadis comme étant éternelles.

Aujourd'hui, ne peut manger de pain dans un Etat, ni l'homme ne possédant que ses bras, ni celui n'ayant que son cerveau, mais seulement le rusé débrouillard armé d'une grande g...e et d'insolence illimitée.

Devant celui-ci, tous doivent s'incliner. C'est lui qu'il faut servir et flagorner. C'est lui le distributeur du pain et des prétendus honneurs. J'ai eu l'occasion de le connaître et de le regarder dans les yeux après que la maladie et la «dèche» littéraire m'aient vaincu.

Je me suis rendu compte alors que, plus amer que le pain mangé entre 12 et 40 ans en trimant dans les ports et les ateliers, était le pain sollicité à l'homme d'Etat moderne.

Quelle que soit ta valeur morale ou intellectuelle, ce dernier t'estimera uniquement en fonction du nombre de voix électorales que tu représentes, selon ta capacité à le servir lui, personnellement, et non le pays dont il est le mauvais serviteur. En outre, il ne se souciera pas des idées dont tu es le protagoniste.



J'ai moi aussi connu cette humiliation, bien plus meurtrière pour l'âme que celle qui me touchait le visage lorsque, offrant mes services de photographe ambulant aux élégants flâneurs de la «Promenade des Anglais», une main parfumée me repoussait avec mépris.

Il n'est pas mauvais que je sois à genoux à l'instant où je regarde ma vie après un demi-siècle.

Cet état de gèneflexion, je le considère comme la plus vivante des preuves que pouvait m'envoyer l'impénétrable destinée pour me faire sentir la légèreté avec laquelle j'ai conduit ma vie. Car après avoir été l'un des apprentis assidus de ces créateurs de fausses religions, je suis devenu l'un des défenseurs de ces mensongères valeurs morales, intellectuelles et artistiques. J'ai même, à un moment donné, approuvé et glorifié la violence en croyant que les désespérés de la vie, brimés par un monde injuste, seraient meilleurs le jour où rien ne les empêcherait de se conduire seuls et avec justice au milieu des hommes.

Eh bien non. Il ne se sont pas révélés meilleurs parce qu'ils ont gardé une mentalité basée sur l'égoïsme. Il me faut reconnaître que ma faute est d'autant plus grande que je savais depuis longtemps que ces prétendus aspirants à une vie morale étaient, en majorité, aussi immoraux, aussi avides des biens terrestres que les anciens maîtres.

Pourtant cela ne m'a pas empêché de mentir à moi-même et de hurler avec les loups affamés contre les loups rassasiés. Et, du jour où j'ai crié la vérité, ma punition a commencé. En affirmant qu'il n'y a en général que des loups pour conduire les destinées du monde, des deux côtés de la barricade le vide le plus complet s'est fait autour de moi. Il me restait en guise de consolation ces mots que ma sainte mère, me disait autrefois : «Mon enfant, personne ne vient baiser tes lèvres lorsqu'elles sont amères, sauf le bon Dieu, peut-être !».

J'ai cru fermement en la fraternité entre les hommes, mais je n'y crois plus. J'ai cru aux merveilles du progrès technique et je vois que la science est une arme servant à avilir l'âme. En dernier lieu, j'ai cru en la bienfaisante toute puissance d'un seul homme pour diriger un Etat. Mais j'ai vu comment le maître s'entoure de domestiques obéissants comme des chiens couchants.

Dans mon esprit, aujourd'hui, par manque de confiance, il n'y a plus de place pour aucun des groupes de l'action sociale où les apologistes des libertés font une marchandise des droits de l'homme, tout en oubliant les devoirs qui leur incombent.

Ainsi donc, l'apprentissage intellectuel et moral que j'ai fait tout au long de ma vie, en vue du moment où le destin me donnerait l'occasion d'être utile à mon prochain, s'écroule aujourd'hui. Non seulement aucun ordre social actuel n'a besoin d'un tel effort de préparation, mais tous le considèrent dangereux pour eux, car partout gouverne le même genre d'homme : l'homme qui travaille dans le sens de ses intérêts personnels en trahissant ceux de son prochain.

Et, si la manière dont je comprends le Beau et le Bien paraît une façon caduque de penser pour mon époque - cette façon de penser ne pouvant être traduite dans les faits - alors que me reste-t-il de tout ce que j'ai cru et écrit ou, pour mieux dire, d'une vie que j'ai conduite d'une telle manière qu'elle n'a été utile ni aux autres, ni à moi-même ?

Jamais, je n'ai été si seul, si abandonné qu'en ce moment. Cela n'a rien d'étonnant si l'on regarde le spectacle qu'offre le monde.

Pourtant, pendant longtemps, j'ai cru ardemment à l'amour de l'homme pour l'homme.

Devant cette amère réalité, vers qui dois-je diriger mon regard maintenant ? Rien ne peut me faire revenir à la croyance de ma mère et, au point où j'en suis, dépourvu de toute croyance, je me sens incapable de lutter avec la mort de mon âme qui tâtonne dans une obscurité impénétrable.

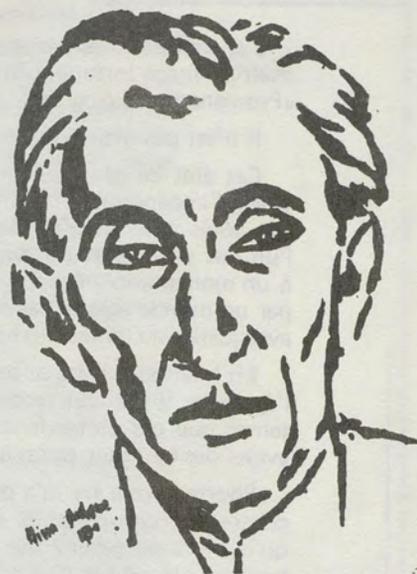
Panaït Istrati

(Traduction de Jean Stanesco).



Panaït Istrati

5 LETTRES à GEORG BRANDES



« QUE DE TRISTESSES, J'AURAIS À RÉVÉLER ! ... »

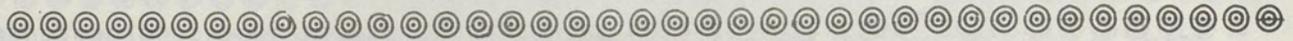
La parution de *Kyra Kyralina*, aux Éditions Rieder en 1924, a valu à Panaït Istrati, non seulement sa consécration comme écrivain français, mais en même temps un intéressant courrier de la part de quelques écrivains étrangers, très connus. L'un d'eux est le grand historien danois **Georg Brandes**. Il témoigne, parmi les premiers, de son enthousiasme et son admiration : « Je reconnais — écrit-il dans le quotidien "Socialdemokraten" — que parmi les conteurs européens, Panaït Istrati est devenu mon favori depuis longtemps ».

La première lettre, arrivée de Copenhague, réveille chez Panaït Istrati des souvenirs d'adolescence ... En ce temps-là, dévoré par la faim insatiable de lire pour connaître et comprendre, il découvre une "biographie révélatrice" de Dotoïevski. C'était une étude "de vingt pages, signées par Georg Brandes" et qui précédait la traduction roumaine de "Souvenirs de la Maison des Morts". Pâtissier chez Kir Nicolas, dans la banlieue de Braïla, il avait fondé un cercle de lecture avec quelques amis, également assoiffés. Ravi et passionné, il cherche les œuvres de l'écrivain danois, lisant tout ce qui se trouvait traduit de lui en roumain.

Ce qui surprend dans cette correspondance, c'est la profondeur des sentiments, entre deux écrivains bien différents par leur culture et leur tempérament. Le besoin de se confesser domine, non seulement la nature orientale de Panaït, mais en égale mesure la nature nordique de l'écrivain danois, en dépit de sa formation occidentale. C'est lui, le premier, qui demande à Panaït de dévoiler sa vie d'écrivain occidental, s'il se débrouille dans la vie au jour le jour. Pressentait-il l'incapacité de Panaït de s'accoutumer aux mœurs des milieux littéraires français ?

Dans sa seule lettre, conservée de nos jours, le critique danois dit, entre autres : « J'aime dans vos récits, l'âme, la passion qui les a inspirés, la soif de justice. Moi-même, je suis un haïdouc à ma façon. Si vous connaissiez ma vie, vous me comprendriez mieux. Pour moi, justice et vérité sont la même chose (...) L'essentiel dans votre œuvre c'est la flamme (...) Entre vous et Romain Rolland, il y a une grande différence et je pense qu'elle s'agrandira. Je suis étonné que vous vous considériez apparenté à sa nature ! ».

Cette correspondance fait mention d'un article de Georg Brandes sur Panaït Istrati, spécialement écrit pour les lecteurs roumains. Il était destiné à un volume consacré à l'œuvre de l'écrivain roumain, projeté par la maison d'édition "Renasterea" (La Renaissance) de Bucarest, qui réunissait les opinions de Romain Rolland, Henri Barbusse, Maurice Martin du Gard, Jean Richard Bloch, Henry Poulaille et d'autres. L'ouvrage a été même annoncé au dos de la couverture d'Oncle Anghel, édition roumaine. Ce projet n'a pas été réalisé, la maison d'édition roumaine cessant après peu de temps son activité.



Mon cher ami et maître,

J'ai été très ému en lisant la fin de votre lettre du 28 août: vous me demandez si je gagne sans difficulté ma vie; si mes livres ont du succès; si je suis content à Paris. Vous dites vous intéresser à moi et voudriez le savoir.

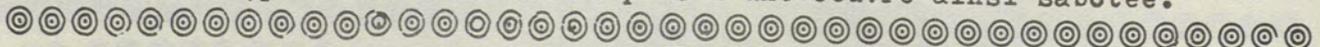
Puisque vous êtes si sincère, je serai sincère, franc, ouvert, à mon tour.

Depuis le succès de mes livres (qui est assez considérable), vous êtes le premier homme à me poser de telles questions. N'êtes-vous pas, par hasard, un Oriental? - Oui, un Oriental, car l'Occident n'est pas intime (pas facilement), et n'aime pas l'être même lorsqu'il s'agit de gens qui l'estiment. Dans aucune contrée de l'Orient je n'ai été plus seul qu'à Paris, nulle part il n'y a une plus grande pénurie de vrais amis: de ceux qui vous demandent autre chose que "comment allez-vous". Tout le monde vit avec la paperasse et rien qu'avec elle, à part sa famille. Personne ne vit avec l'homme, personne ne le cherche. Si je n'avais pas eu à Paris mon ami Ionesco (celui dont je parle dans ma préface à "Kyra", celui à qui j'ai dédié, à côté de R.R. "Les Récits d'Adrien Zografifi", et à qui je dois être aujourd'hui ce que je suis), j'aurais depuis longtemps abandonné la plume et repris mes anciens chemins.

Or, Ionesco est un homme pauvre et chargé de dettes. Je n'ai fait que lui rembourser ce que je lui devais, car, malgré le succès, je n'ai pas gagné avec mes cinq livres français, traduits en 12 langues, ce qu'un Clément Vautel a pu gagner avec le plus médiocre de ses malheureux bouquins. Certes ma situation actuelle serait trois fois meilleure que celle d'un ouvrier si je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre les cris de dehors. Mais peut-on changer son cœur comme on veut? Peut-on être autre chose que ce qu'on a été toute sa vie? Et, aussi bien moi que Ionesco, nous avons toujours vécu à la bohémienne, en partageant le morceau de pain avec ceux que nous aimions. - Nous continuons à le faire encore aujourd'hui, mais bien plus péniblement, car le tapage des journaux a fait croire aux affamés de partout que nous sommes devenus millionnaires, alors que nous voyons nos dettes augmenter à vue d'œil.

Que des tristesses j'aurais à révéler si j'ouvrais ce sac à douleurs intimes et non soupçonnées! Mais à quoi bon!

Une chance, - qui pouvait me mettre au-dessus du souci matériel, - était le cinéma. Les Américains m'en offraient environ 5000 dollars, mais les poux de la Russie bolchéviste (qui m'avaient traduit tous mes livres à l'œil), ont pris les devants et ont tourné "Kyra" en cinéma, cet été, sans crier gare. Naturellement, personne n'en voudra plus d'une œuvre ainsi sabotée.



Enfin... Merci pour l'occasion que vous m'en avez offerte pour me décharger le coeur et croyez-moi votre bien sincère ami.

Panaft Istrati

En ce qui concerne les horreurs des Balkans, lisez "Les Bourreaux" d'Henri Barbusse.

A propos de la citation que je fais de votre nom, dans "Kir Nicolas" (7), sachez que ce récit a été écrit il y a 4 ans, quand je ne savais même pas si vous étiez encore vivant.

Vous dites ne pas avoir de loisir? même pas à votre âge?



NOTES =====

- 1) Cette "Anthologie d'écrivains ouvriers" n'a pas paru.
- 2) Georg Brandes a écrit une étude sur "Raskolnicov" de Dostofewski, paru d'abord dans "Morgenbladet", du 22 avril 1884. On trouve dans le livre "Impressions de Russie", les portraits de Dostofewski et Tolstof, qui ont été traduits en roumain et publiés comme "introduction" aux oeuvres de ces écrivains.
- 3) La maison d'éditions "Renasterea" (La Renaissance), de Bucarest, avait annoncé en 1925 la préparation d'un volume avec des études et opinions sur l'oeuvre de Panaft Istrati. Georg Brandes et Henri Barbusse figuraient parmi les noms mentionnés. L'ouvrage n'a pas paru, la maison d'éditions cessant son activité.
- 4) Dans l'archive de Georg Brandes se trouvent deux lettres de la part de Léon Bazalgette qui l'invitait à collaborer au numéro spécial de la revue "Europe", dédié à l'anniversaire de 60 ans de Romain Rolland.
- 5) L'étude de Brandes, intitulée "Panaft Istrati", a paru dans le journal "Socialdemokraten", du 2-3 juin 1926; elle a été reproduite dans le recueil posthume "Store Personlighter", pp. 70-181. Une photocopie de cet article se trouve dans les fonds de notre Centre de documentation à Nice.
- 6) Panaft Istrati avait l'intention de visiter les pays nordiques. Il devait rencontrer Georg Brandes à Copenhague et Ernst Bendz à Stockholm.
- 7) Dans "Kir Nicolas", il y a une page où il parle sur "la biographie révélatrice de Dostofewski: vingt pages écrites par Georg Brandes".

MONIQUE JUTRIN-KLENER

la poésie cette étrangère

*« La poésie, c'est un chant d'une heure paisible, et par poésie je comprends toutes les beautés terrestres, toutes les manifestations de l'art, tout ce-qu'on peut aimer. »
(Mikhail, Rieder, p. 100-101)*

Connaît-on œuvre où Vie qui aient lié partie aussi étroitement, aussi indissolublement ? Pourtant, est-il mot qui, sous la plume d'Istrati, subisse plus d'avatars : l'Art ! Tantôt Istrati proclame la supériorité de la Vie sur l'Art, de l'homme sur l'artiste :

« Sache que pour aimer un homme je n'ai nul besoin qu'il fût doublé d'un artiste »,

écrit-il à Josué Jéhouda (1). Et, à J.-R. Bloch, il reproche de l'avoir « cherché » dans ses livres plus que dans son amitié.

Ailleurs, il proclame la suprématie de l'art :

« L'art n'est pas la vie, l'art est ce qui crée la vie. (. . .) L'art est plus fort que la vie »

(2) écrivait celui qui, pour ressusciter sa mère, se disait prêt à donner sa vie, non son art. Certes, cette duplicité n'est pas le propre d'Istrati : tout artiste connaît ces oscillations. Celui qui n'a pas vécu, dans son âme, dans son corps, celui qui n'a pas souffert, ni aimé, ni haï, n'est qu'un cadavre vivant. Mais l'art seul peut sauver la vie, faire durer ce qui ne dure ; l'art seul peut nous consoler de la vie.

Peu d'« artistes », au sens habituel du terme, dans l'œuvre d'Istrati, mais la plupart de ses personnages sont présentés comme des « créateurs », faisant de leur vie même une œuvre d'art. Si l'artiste est un « étranger » parmi les hommes, un « prince de l'exil », chez Istrati, c'est, par un processus semblable mais inverse, l'étranger qui devient « artiste ».

Nous avons centré cette étude sur deux de ces figures d'« étrangers » qui, peu étudiées jusqu'ici, nous paraissent essentielles : Kir Nicolas et Bakar. Nous en citerons d'autres au passage : Stavro, Mikhail, Codine, . . . Nous terminerons par cet « étranger » qu'est le Juif.

Le narrateur distingue diverses « espèces » d'homme, qui en définitive se réduisent à deux catégories essentielles. D'une part, ceux qu'il appelle « vermisieux humains » ou « fragments d'hommes ». Même s'ils peuvent l'apitoyer un moment, même s'ils sont parias, ces médiocres n'apparaissent dans son récit que pour mieux souligner la présence des hommes chers à son cœur, de ses « frères humains » au plein sens du terme. Car le véritable « étranger » a choisi sa patrie parmi ceux de sa race : ceux qui luttent, ceux qui chantent leur vie en l'enchantant, ceux qui pétrissent leur vie comme une pâte ou se battent avec elle en un corps-à-corps. Tels sont ceux qui ne peuvent vivre sans beauté : ils prennent leur revanche sur une vie bête et laide en créant de leurs propres mains leur vérité intérieure.

« Sache donc ceci, dit Kir Nicolas à Adrien, l'étranger est une ombre qui porte son pays sur le dos. Cela ne plaît pas aux patriotes et c'est pourquoi l'étranger est partout un homme en trop. » (p.230) (3)

Parmi ces « hommes en trop », il en est qui intéressent le narrateur, qui le fascinent au point qu'il n'ait de cesse de les avoir « séduits » et fait parler. Il s'agit des rêveurs, de ceux qui n'acceptent pas le monde tel qu'il nous est infligé, de ces « êtres doubles » qui ne livrent au vulgaire qu'une apparence d'eux-mêmes. Ces hommes qui transforment le monde et la vie par leur regard, les filtrant à travers leur sensibilité propre, ce sont ceux qu'en un mot j'appellerais les poètes : c'est leur vie même qui devient poésie. Et, sans doute, pour les reconnaître, se doit-on d'être poète soi-même. Cette rencontre de la « poésie » est à la source de la création d'Istrati. Car il ne suffit pas d'être malheureux et rejeté, misérable et solitaire, encore faut-il au fond du cœur cet exil essentiel et ce besoin de rêve.

Tout l'univers romanesque d'Istrati est une revanche sur la vie. Son passé a pris forme et sens à force d'avoir été rêvé, murmuré, chanté, dit, conté, et enfin transcrit sur feuille blanche. Les souvenirs le hantent depuis longtemps :

« C'est une farine que je mouds depuis vingt ans »

confie-t-il à Romain Rolland, au moment où il se met « à l'œuvre ». Et il le répète à plusieurs reprises : s'il écrit, c'est pour ressusciter son enfance et son adolescence, c'est pour donner voix à ces « étrangers-poètes ». Seul il pouvait leur donner cette voix.

Le conteur, omniprésent dans les récits d'Istrati, vient nous communiquer une richesse muette et inouïe, cette poésie qui resterait silence sans le truchement de sa parole. Le narrateur est celui qui voit, qui entend, et qui nous révèle à nous, auditeurs-lecteurs, le mystère entrevu. Poésie de la vie, poésie de l'enfance, de l'amitié, comment lui donner voix, à cette poésie silencieuse ?

« Car une vie d'homme ne se raconte ni ne s'écrit » . . . (4)

Très curieusement, au cœur même de la narration, se retrouvent les diverses étapes de la création, mises à jour de la belle au bois dormant, du silence enfoui. Examinons de plus près le temps du récit istratien. Chez Istrati, le temps de la «vie» et celui de la narration coïncident en quelque sorte : car la narration elle-même, l'acte même de narrer, fait partie de l'«histoire», s'y imbrique. Ainsi, la «vie» n'est jamais livrée à l'«état brut», pourrait-on dire, elle nous est présentée comme ayant été filtrée par le récit, par la parole d'un narrateur : l'illusion, la fiction romanesque ne consiste pas à nous placer devant les faits, mais à nous faire écouter la narration des événements. Le récit commence en général par les circonstances de la rencontre qui vont transformer un personnage en conteur, un autre en auditeur, circonstances qui vont forcer l'être à se dévoiler. Et cette histoire nous est livrée comme s'il s'agissait à l'origine d'un récit oral enfin confié à la page blanche. Il existe un véritable dédoublement entre celui qui se présente comme le narrateur, et celui qui «écrit», celui qui fixe l'histoire sur le «papier», cette chose morte, seul moyen pourtant de rendre vie à ce qui s'anéantirait, faute d'expression.

Dans Kir Nicolas, il y a un exemple frappant de ce dédoublement entre le narrateur qui a vécu l'histoire et celui qui l'écrit ou la «transcrit». Quand arrive le moment de décrire la confection de la Platchynta,

« la maîtresse de maison, la belle au beurre dormant dans l'œuf et le fromage, celle que désirent toutes les bouches, la succulente platchynta »,

Le narrateur s'écrie :

« Ici, halte ! . . . Arrête-toi, barbouilleur, imposteur, écrivassier sans vergogne ! Il ne s'agit plus de raconter choses et autres : c'est à l'âme même de Kir Nicolas que tu veux toucher. Eh bien, touche donc, mais avec une main pieuse, ou, sinon, va-t-en au diable ! » (p. 223)

Car l'âme de Kir Nicolas, «saint des saints», objet sacré, ne pourra être approchée que par une main sanctifiée et pure. Que le profane s'abstienne, que l'«écrivassier» s'éloigne. Ici s'arrête la «prose» quotidienne, ici « les mots de la tribu » se taisent devant le chant sacré de la poésie.

Arrêtons-nous au personnage de Kir Nicolas qui, regardé comme un étranger suspect, un venetic, par les gens du quartier, gagne l'affection et l'estime de son jeune apprenti, devenu le narrateur de l'histoire. La nuit, Kir Nicolas se transforme en une espèce de géant solitaire, de dieu nocturne qui pétrit sa pâte, tout en pleurant, tout en chantant. Au seul témoin de cette scène il aura bien recommandé de fermer soigneusement la porte :

« Ainsi, isolé du monde, enveloppé par les ténèbres, Kir Nicolas redevenait chaque nuit l'homme-nature, tel que les montagnes d'Albanie l'avaient créé, tel qu'il avait été avant d'être offensé par les hommes et mis à genoux par la vie. Plus de visage souriant, plus de mines complaisantes, plus de dos courbé, car il n'y avait plus de client qui lui demandât deux fois son dû, ni de commère qui lui enviât sa fortune, (. . .). Libre de tout et de tous, Kir Nicolas se retrouvait lui-même. Il était alors beau à voir. » (p. 221-222)

Véritable créateur que Kir Nicolas, véritable œuvre d'art que cette platchynta :

« C'est à ce moment que Kir Nicolas, faisant pirouetter sa nappe de pâte transparente au-dessus de sa tête, devient aux yeux d'Adrien, un héros qui lutte avec de redoutables éléments ennemis. » (p.228)

La platchynta, sa création, sa fille, son œuvre, «celle qui connaît toute sa vie», est l'image même de l'œuvre d'art, et sa «fabrication» rappelle la transmutation poétique par bien des aspects. La pièce où se déroule l'action est désignée sous le nom de «laboratoire» soulignant ainsi l'alchimie qui s'y déroule. Le pâtissier albanais se transforme la nuit en homme libre et créateur, avec Adrien pour seul témoin émerveillé. Adrien qui,

« vibrant de tout son être regarde à la dérobée ce visage contracté par le spasme, dirait-on de la plus cruelle détresse, ces yeux assombris de douleur, cette bouche tordue, et s'éloigne, respectueux. »

Il faudrait citer en entier tout ce passage où l'on nous décrit la confection de la pâte feuilletée. A un certain moment, Kir Nicolas se met à chanter :

« Sa voix puissante module harmonieusement une chanson sauvage. Il s'oublie. Et cependant que, sous la poussée violente des poumons, son cou se gonfle, devient bleu, que ses cordes vocales semblent prêtes à se briser, ses deux mains s'acharnent à meurtrir, machinalement, interminablement, les même boules. » (p. 225-226)

A l'aube, l'alchimie s'est accomplie : la platchynta est prête pour le four. Et le narrateur ajoute :

« Tout le monde apprécie sa saveur. Personne ne sait quelle somme de douleur elle enferme. »

Ainsi en est-il de toute création. Seul Adrien connaît la souffrance de la nuit. Si l'être renferme un chant, encore faut-il, comme Adrien, pouvoir « vibrer de tout son être » à l'écoute de ce chant.

Kyra Kyralina est fait de trois récits emboîtés plongeant dans un passé lointain, le dévoilant par couches successives, mettant à nu la douleur vive. Au début du premier récit, Adrien se penche sur Stavro, intrigué, « comme sur un instrument qu'il veut faire résonner ». Cette métaphore musicale se retrouve en filigrane dans tout le texte. Ainsi, Mikhaïl dit de Stavro qu'il est

« comme un bruit qui veut créer du silence quelque part, (. . .) ».

C'est de ce « bruit » et de ce « silence » que naît le récit de Kyra. Une à une se lèvent

« les écluses rouillées qui barrent le passage aux eaux du passé »,

et, à la fin du conte, quand le passé a été dévoilé en ses couches successives, on nous rappelle :

« Mais ceci a été, vous vous le rappelez, l'histoire de Stavro le Forain. »

C'est le silence de Stavro qu'il fallait percer, faire parler et chanter

« dans cette langue universelle connue des hommes qui n'ont point de patrie, et sur cette mélodie qui ne s'écrit pas sur le papier. »

Une fois de plus s'exprime le découragement d'en être réduit au « papier », alors qu'on rêve d'un autre moyen d'expression, plus fluide, plus touchant, plus vrai. Désir d'un chant, d'une mélodie, alors qu'on est livré à la page d'écriture. Il existe chez Istrati, comme chez tout artiste, la nostalgie d'un langage autre, d'un langage qui ne serait plus tributaire des mots, ni surtout des mots écrits ! c'est

« cette mélodie qui ne s'écrit pas sur le papier »,

c'est le chant de la flûte que le père roumain taille de ses mains en gardant son troupeau. Mais la poésie n'est-elle pas ce chant d'exil né dans la haute solitude, et son instrument n'est-il pas forgé de la bouche, du cœur même de son chantre ?

Pour Istrati, écrire est un acte d'amour. Pour lui, toute création est amour. Souvenons-nous de Bakar et de son beau kiosque de Héliopolis,

« joyau créé par l'amour et orné par la passion »

Examinant le kiosque, Adrien dit :

« Tout est en bois sculpté, verni, rassasié d'huile; ce pavillon, s'il n'avait pas eu ses vitraux, n'était pas extraordinaire : une belle chose figée dans sa beauté rigide, comme une statue qui n'a pas d'âme et qui ne parle pas. Les vitraux étaient son âme. Eux parlaient. Et quelle langue tumultueuse, quelle langue universelle ! »

Cette « langue universelle » qui était musique ou mélodie dans Kyra, devient peinture ou couleur dans Bakar :

« Dans tel ovale, un coucher de soleil des tropiques fulminait comme un incendie. Dans tel autre, un iceberg majestueux dérivait, joyeux et triste, vers son destin. (. . .) Et partout, jusqu'aux moindres encoignures, des paysages exotiques, des têtes passionnées, des oiseaux et des bêtes se succédaient les uns aux autres dans un ensemble harmonieux. »

Et d'ajouter :

« Au centre d'un désert, au milieu de bâtiments grisâtres, ce kiosque était un poème. »
(p. 55)

Quand Bakar révèle enfin à Adrien qu'il fabrique de faux billets de banque et ne peut s'empêcher de dire en soupirant :

« Mais c'est beau . . . c'est beau . . . C'est toute ma vie . . . »,

Adrien lui pose la question :

« Pourquoi dis-tu : « Mais », du moment que c'est beau ? », « Parce que, répond Bakar, lorsqu'on fait cela, on est seul au monde . . . Seul . . . Beauté et solitude . . . Mais on doit être seul : jadis, sur la terre de l'ancienne Turquie, on tranchait au couperet les deux mains de ceux qui étaient amoureux de cette beauté, de cette vie. Le juge, pas plus que le bourreau, ne savait quelles merveilleuses mains il faisait tomber sous la hache. » (p. 69)

Beauté, solitude, création et souffrance vont de pair. Un jour, pour ne pas être trop seul, Bakar a dû confier son secret à quelque vagabond indigne de sa confiance :

« La splendeur de tes vitraux, le secret de certaines pipes, et surtout ce papier parcheminé que tu me fis admirer un soir de grande solitude à Héliopolis. »

Pour ne pas être trop seul, communiquer à une autre âme

« Le poids dont l'alourdissaient la beauté de ton art et la laideur de ta vie »,

Bakar a dû parler à quelque autre solitaire qui,

« au lieu de t'embrasser les mains, les a livrées au juge qui les coupe à la hache ! » (p.73)

Cette solitude est le lot de tout créateur. Si elle l'exile et le condamne aux yeux des autres hommes, elle est aussi source de joie. Le regard du narrateur ne chérit-il pas, parmi les chardons qui s'envolent sur le Baragan, les chardons solitaires, « les mieux aimés » ?

« Amitié . . . Je ne t'explique pas ! je voudrais te chanter . . . »

peut-on lire dans Mikhaïl, qui est le récit d'une des ces rencontres inexplicables que l'on nomme amitié. Il est de ces heures où l'amitié choisit de naître, où elle se reconnaît et s'épanouit. De l'autre côté du Danube, dans les marais, il est un lieu privilégié : c'est là que se scelle l'amitié de Mikhaïl et d'Adrien. C'est de là qu'étaient revenus Codine et Adrien, devenus « frères de croix », éreintés, souillés de boue,

« mais remplis de poésie et de fraternité. »

Pour atteindre ce lieu choisi, lieu de grâce et de beauté sauvage, espace et temps sacrés du poème, il faut, dans une barque, traverser le large bras du Danube, s'engager dans les marais, dans un vieux bras du fleuve, parmi les saules noyés, les lacs couverts de nénuphars, les buissons pleins de mûres, . . .

Parfois, l'embarcation chavire, comme dans l'histoire de Nerrantsoula :

« Cela se passait dans la première semaine de septembre, quand les mûres retardataires sont la gourmandise la plus convoitée des enfants courageux de Braïla. Ils vont tous, sans penser à la mort, mais parfois on les repêche dans le Danube, le museau encore noirci jusqu'aux oreilles par ce fatidique fruit de ronces destiné aux seules bêtes sauvages. » (Nerrantsoula, Ed de France, p. 95)

Ces « étrangers » sont des êtres dont l'identité est imprécise; la plupart sont des « sang-mêlés ». Adrien est « fils d'une amoureuse roumaine et d'un aventurier céphalonite ». Quant à Bakar, il se nomme d'après ce melon qui « est un croisé du cantaloup et du melon indigène ». Ce sont des êtres doubles, enrichis par leur double ou triple identité. Stavro, Adrien, Kir Nicolas, Mikhaïl, Codine, Bakar, sont des êtres à deux faces : un être diurne et un être nocturne sont contenus en eux, une face d'apparence et un être secret.

Il est une dernière figure d'« étranger » qui retient notre attention, c'est celle du Juif :

*« Quelle est cette force mystérieuse, cette force centrifuge qui lance impérieusement tout jeune Juif à travers les océans et les continents ?
Constamment à l'affût de son étrange destinée qu'il ne parvient pas à déchiffrer à la maison, le jeune Juif, irrésistiblement attiré vers les mirages de l'inconnu, secoue sans pitié pour ses aïeux un passé écrasant, sacrifie l'affection des siens et se livre entièrement, avec les élans généreux de la jeunesse, au vaste monde aux horizons illimités, afin d'assouvir son immense désir de vie intense, de vie sincère, de vie généreuse, . . .
Hélas, il s'aperçoit bientôt, et combien est douloureuse sa consternation, que le vaste monde ne veut pas de lui ! Il est l'intrus dont on se méfie partout. Ses plus nobles, ses plus sincères aspirations sont balayées. D'autre part, on ne quitte pas impunément son foyer avec ses traditions séculaires. Déjà, il est devenu l'« étranger » dans l'étroite maison d'Israël autant que dans le vaste monde . . . Et le jeune Juif demeure suspendu entre Israël et le monde dans une cruelle perplexité, errant d'un pays à l'autre à la poursuite de son âme insaisissable . . . » (Famille Perlmutter, Gallimard, 1927, p. 149)*

«A la poursuite de son âme insaisissable», n'est-ce pas son propre drame qu'Istrati décrit ? Il semble fasciné par ce double, ce déraciné qui lui ressemble comme un frère. Et le Juif selon son cœur, c'est le Juif révolté, le Juif Haïdouc, celui qui assume sa judéité tout en se voulant homme parmi les hommes. Ne s'avouant jamais vaincu, luttant pour se faire reconnaître par ses «frères humains», à l'instar de ce Jacob Finkelstein qu'Albert Cohen nous décrit dans Belle du Seigneur, pauvre juif errant, paria parmi les parias, mais persistant à figurer au cocktail de Benedetti, réclamant son droit au «sandwich consolateur». Jacob Finkelstein est frère du tendre juif roumain Binder qui nomma son cabaret d'Alexandrie «Au fantassin roumain», brave petit juif qui se veut en terre d'Egypte bon citoyen roumain et bon juif, si plein de simple humanité.

L'on comprend l'admiration d'Istrati pour les Juifs de Palestine, ces «haloutzim» qu'il apprend à connaître par un roman de son ami Josué Jéhouda. Dans sa préface à De père en fils on peut lire ces phrases :

«Tirez, ô Juifs ! le glaive de Moïse, le glaive de David, parlez peu, comme eux, parlez net, comme eux, et frappez ferme, (...) Frappez, comme seul l'homme généreux peut frapper, doit frapper, a le devoir de frapper, car c'est à l'homme généreux que la vie a donné l'Amour et non pas au monstre de l'Apocalypse !» (5)

Ces Juifs-là ne sont peut-être plus des «êtres doubles», puisqu'ils coïncident avec eux-mêmes, avec leur destin, mais c'est déjà «une autre histoire»,...

Au terme de cette étude, nous découvrons que tous ces personnages font partie d'une même lignée : Qu'il soit artiste, étranger, fou, celui qui par sa façon d'être «autre» est confronté sans cesse au monde ambiant, où il joue un rôle de catalyseur, victime, saint ou héros. Mais, pour qui sait le «reconnaître», il s'affirme porteur de vérité, révélateur de poésie secrète.

Quant à Istrati, «étranger» dans ce monde littéraire parisien, où on le traitait de «baladin», trouvait-il vraiment sa place dans sa Roumanie natale ? Après son expulsion de Grèce et d'Egypte, il s'était écrié :

«Je n'ai plus de patrie, on m'a volé ma terre !»

Pour avoir aimé la terre, pour s'être voulu cosmopolite, il n'eut d'autre patrie que parmi ceux de sa race et de son sang, les «poètes» à son image. Mais quelle étrangère parmi nous, la poésie...

(1) Lettre du 5 février 1926.

(2) Cette phrase figure dans un texte daté de Nice, 30 avril 1921. Il s'agit d'un manuscrit dédié à Romain Rolland et publié en roumain par Al. Talex dans la revue Manuscriptum n°3, 1974.

(3) Sauf indication contraire, toutes nos références renvoient à l'édition Rieder.

(4) Kyra Kyralina, p. 227.

(5) Texte publié en appendice au livre de E. Raydon : P. Istrati vagabond de génie, Ed Municipales, 1968.

• *«Tout enfant est un révolutionnaire. Par lui les lois de la création se renouvellent et foulent aux pieds tout ce que l'homme mûr a édifié contre elle : morale, préjugés, calculs, intérêts mesquins. L'enfant est le commencement et la fin du monde ; lui seul comprend la vie, parce qu'il s'y conforme, et je ne croirai à un meilleur avenir que le jour où la révolution sera faite sous le signe de l'enfance. Sorti de l'enfance, l'homme devient un monstre, il renie la vie en se dédoublant hypocritement.»*

PANAÏ ISTRATI

camil petrescu

la condition intellectuelle^(*)

Les avatars de Panaït Istrati ont pris fin. Ce grand cœur, qui s'est battu pour toute la souffrance du monde, n'a pas pu battre encore pour un pauvre corps rongé par la maladie.

Il est difficile d'exprimer l'émotion vraie et profonde que cette mort a provoquée dans la sensibilité intellectuelle de chez nous — et probablement dans le monde entier. (...) ont été absents de cette transcendente rencontre tous ceux marqués sur l'omoplate avec la craie rouge de la médiocrité, tous ceux qui avancent avec inconscience et cruauté vers l'abattoir de l'espèce ; impuissants à se dégager de la cohue panurgique.

Un roi, une reine, un combattant vraiment fanatique ont su qu'il y a un QUOI, qui vient des ténèbres cosmiques ou métaphysiques, contre qui l'homme ne peut rien, tout comme le glaive ne peut pas abattre un arôme, mais la cohue n'a pas compris que la haine — de gauche ou de droite — ne peut abolir la suavité de la pensée humaine elle-même.

Qu'une mort, qui a marqué la réalité avec tant de force et d'intensité, puisse troubler profondément tant de consciences dans toute leur profondeur, c'est un signe qu'ici se croisent des chemins de pensée authentique.

(*) En français dans le texte. Article paru dans le journal GAZETA (La Gazette), Bucarest, le 19 avril 1935.

Camil Petrescu (1894-1957) est né à Bucarest. Romancier, auteur dramatique, poète, essayiste, journaliste. Il a été directeur des revues : La semaine du travail intellectuel et artistique et La cité littéraire. Il a été directeur du Théâtre National de Bucarest. Couronné par le Prix National (1939) et le Prix d'État, il a été membre de l'Accadémie Roumaine.

De son œuvre dramatique, citons : Danton, Un homme parmi les hommes, Balcescu, Acte vénitien ; de son œuvre romanesque : Dernière nuit d'amour, première nuit de guerre et Le lit de Procuste. Il a écrit notamment les essais : Thèses et antithèses et La modalité esthétique du théâtre.

Car il faut préciser ici encore une chose, autant que humainement l'on puisse faire, et cela est un acte de jugement critique, autant que l'on soit permis, à quelqu'un habitué à étudier l'écriture tel que celui qui signe ces quelques lignes, à juger ... et voilà, on l'a dit, avec du miel et du sel dans la phrase, que Panaït Istrati, serait un simple conteur de «vies de haïdoucs», qui a captivé le monde grâce au charme exotique des thèmes eux-mêmes ... Mais celui qui juge ainsi est abasourdi par les valeurs, par les richesses artistiques ...

A ces thèmes stupides, Panaït Istrati a rendu une substance sensible, une plasticité d'une vigueur rarement atteinte dans la littérature universelle. En tant que poète, il dépasse sûrement et Gorki et Romain Rolland, ses patrons spirituels ... Ce qui a captivé vingt-deux nations du monde ce ne sont pas des histoires «policières», même s'il s'agit de haïdoucs, mais c'est une vision de la vie, hallucinante et fleurie comme si c'était un nouveau univers ... Certes, son œuvre embrasse d'autres histoires, comme par exemple le conte unique de Kyra Kyralina, mais nombre de faits et de portraits de haïdoucs ont acquis sous sa plume une grandeur vraiment homérique ... Mais, pour formuler ces constatations, le temps est infini, car l'œuvre de Panaït Istrati est destinée à de nombreux siècles et les hommes de l'avenir ne s'imagineront probablement plus que, s'asseyant avec leur haine sur un cadavre, ils couvrent et suffoquent une part du génie de l'espèce elle-même.

Mais le romancier était avant tout un homme, et la souffrance de par le monde déchirait les fibres de son cœur. Et c'est alors qu'il fit l'erreur — du trop plein de son cœur — de descendre dans les cadres de fer, qui enferment la médiocrité comme une bergerie, de certains partis politiques ... Et parce qu'il n'a pas voulu renoncer ni à sa sensibilité, ni au jugement, les coups ont commencé à frapper : «des directs de gauche», ou des «uppercuts de droite».

Il semble que ce n'est que tard qu'il ait compris que toute tentative de dialoguer avec la médiocrité organisée est un crime contre la pensée même, contre la conscience en général. «L'homme qui n'adhère à rien» s'accrochait, désespéré, dans les mois qui précédaient sa mort, à cette formule qui ne résout rien. La lutte ne peut pas être évitée, mais il faut éviter les promiscuités qui sont de vraies trahisons envers l'acte pur de la pensée.

(Traduit du roumain par Paul Teodorescu)

LES LIVRES DE NOS AMIS

Sarah Safir-Lichnevsky

LES FANTOMES DE FONTANA ROSA

ou

LA VIE DE VICENTE BLASCO IBANEZ

Préface de Julian Gorkin

« Des proscrits ils l'avaient tous été, ces hommes illustres, ces gisants, ces fantômes devenus. La mort les avait pris. Terrassés les géants. Aucune porte ne leur serait plus jamais fermée. Un univers sans frontières leur était offert. Seulement dans les prisons ils n'entreraient plus, le Temps de la liberté pour eux était venu d'aller où ils voulaient. La plume leur était tombée des mains, mais leur pensée, universelle, vivrait éternellement. »

Ainsi commence cette évocation, romanesque et historique, de la vie et de la mort du grand écrivain espagnol Vicente Blasco Ibañez, exilé volontaire, mort à Menton le 28 janvier 1928.

C'est aussi l'histoire d'une maison, d'un jardin où vivent et vivront toujours des fantômes, les Fantômes de Fontana Rosa.

Ouvrage de 252 pages, format, 13 x 23 cm.

Publication : début 1978, prix public : 13 F.

Dans Fontana Rosa, sa villa de Menton, l'écrivain espagnol Vicente Blasco Ibañez a fait installer les statues des grands esprits qu'il admire : Flaubert, Zola, Dostoïevsky, Beethoven, Tolstoï, Cervantes, Pouchkine, Dickens, Goethe, etc. Et il leur parle. C'est la vie de ce dialogue que rapporte Sarah Safir-Lichnevsky.

D'une plume rapide, souvent somptueuse, toujours limpide et pieuse, elle retrace en contrepoint la fin de parcours du grand écrivain d'origine aragonaise. Libéral exilé sous le régime d'Alphonse XIII, adversaire décidé de l'antisémitisme, symbole de cette Espagne ouverte à l'homme, qui renaît aujourd'hui après quarante années d'une dictature refermée par la mort, Vicente Blasco Ibañez, installé à Menton avec sa seconde femme Elena, écrit, vit et pense. La communion de ce vivant exceptionnel avec les grands morts est de qualité.

Jean Guénot

Sarah Safir-Lichnevsky

auteur-éditeur

Winter Palace, avenue Riviera
06500 Menton



LES OEUVRES DE NOS AMIS

« Bergers, mes amours ! » : Un nouvel ouvrage de Pierre Melet



Voilà de cela trente-cinq ans, naissait l'organisation des assistants-bergers, dans les départements où l'élevage ovin constituait un élément économique prépondérant. Cette institution tend à disparaître, refluant sous la montée d'autres mouvements dont la multiplicité peut ne pas garantir la coordination dans une profession extrêmement sensible aux fluctuations du marché. Quoi qu'il en soit, l'un de ces anciens assistants-bergers, Pierre Melet, retraité à Antonaves, n'a pas voulu que son métier de vulgarisateur agricole disparaisse avant qu'il en ait retracé l'histoire.

De par ses nombreux contacts avec les éleveurs, Pierre Melet, par ailleurs initiateur à la Frérie des Bergers, un rassemblement de professionnels qui se renouvelle tous les quatre ans, possède une grande expérience. La technique n'entre pas seule dans les relations entre le vulgarisateur et le professionnel qui, généralement, deviennent de vrais amis. Ce sont ces rapports de sympathie, ce sont les conditions de vie et de

travail des bergers, voire leurs conceptions philosophiques nourries par leur existence au beau milieu de la Nature, que Pierre Melet exprime dans ses ouvrages. Il a déjà publié un roman : « Le Galvaudeux » et un livre sur l'activité des assistants : « Trente années au service des Bergers ». Voilà

qu'il donne en quelque sorte le complément.

De l'avis de ceux qui en ont eu la primeur, « Bergers, mes Amours », est un livre sain qui redonne confiance dans l'Homme et qu'on ne quitte plus dès qu'on en a tourné les premières pages ».

Au sommaire : le prélude, pastorale inspiré par des peintures d'artistes se référant à l'école de Barbizon ; la réalité ou le mythe de l'assistant-berger ; son dossier confidentiel ; des témoignages écrits par des bergers de régions de France différentes et souvent très éloignées les unes des autres ; parmi ces textes, celui d'un berger du Ventoux âgé de 87 ans et daté du jour des noces de diamant de l'auteur. Cette dernière partie contient donc des documents d'une qualité exceptionnelle, uniques et émouvants par leur contenu et leur sincérité.

DU MEME AUTEUR

« Le Galvaudeux »

roman de la vie d'un berger
préface de Guillaume Raffin
prix Sully Olivier de Serres 1948

« Antonaves ! mille ans d'histoire »

l'évolution et la vie d'un village haut-alpin
préface de Jean Giono 1965

« 30 années au service des bergers »

message de Paul Bonnet 1974
(chez Didier Richard à Grenoble)



PANAÏT ISTRATI

CONFESSION POUR VAINCUS

(Vers l'autre flamme)



180 pages -- grand format
40 francs — l'exemplaire

Reservé aux „Amis de Panait Istrati“

Panaït Istrati : « CONFESSION POUR
VAINCUS », édité par la Fondation
P. Istrati.

En 1927, puis en 1928 (en compagnie de l'écrivain grec Nikos Kazantzakis, Istrati séjourne en URSS. Il y était parti tout animé d'une ferveur religieuse. Il se heurte donc à une réalité qui le choque brutalement. Mais dans sa réaction, il y a deux choses : le désenchantement amer qui marque toujours la fin des utopies abstraites mais aussi la dénonciation lucide de pratiques incompatibles avec le socialisme tel qu'il veut être et que rien ne peut justifier, ni la « sauvagerie des mœurs », ni la « dureté des temps ».

Il consigne donc cette expérience dans cette *Confession pour vaincus*, parue en octobre 1929 et que reproduit ce « cahier » édité par l'Association des amis de Panait Istrati

Dès lors, Istrati est traité comme un « renégat », conformément à ce curieux abus de vocabulaire ecclésiastique qui infeste, (pour longtemps !) le langage des communistes. Il est

attaqué, notamment par Barbusse, avec une violence dans l'injure qui, aujourd'hui, étonne. A cela s'ajoute la calomnie : retourné dans la Roumanie, alors fasciste, Istrati est du même coup catalogué comme fasciste, alors qu'il y vit mal, en butte aux

tracasseries, aux persécutions et à l'espionnage policier (..)

En outre, ils accompagnent un texte d'intérêt capital d'une somme impressionnante de documents qui fournissent une véritable introduction à la lecture de Panait Istrati et permettent au lecteur actuel de mieux accéder à la compréhension d'une époque. (..)

La lecture de ce cahier passionnant ne peut que nous renforcer dans cette conviction — et il faudra bien reconnaître à Panait Istrati le rôle glorieux, (mais ingrat !) du pionnier.

CLAUDE PREVOST.

(L'HUMANITÉ du 21 avril 1978)

VIENT DE PARAÎTRE!

FONDATION PANAIT ISTRATI — 42 rue dr. Santy - 26000 Valence

TABLE DES MATIÈRES

Confession pour Vaincus

Ière Partie - (feuilles blanches)

- I - Avant propos
- III - Introduction par Marcel MERMOZ
- XIV - Notes
- XV - Lettres à A. De JONG (10/3/27) : « Je parts pour l'U.R.S.S. »....
- XVI - Lettre à Frédéric LEFEVRE (7/9/28) - En descendant la Volga....
- XVII - Lettre à R. ROLLAND (27/11/28) : « Ma foi dans les hommes change »...
- XVIII - Lettre à De JONG (6/2/29) - « Arrête toute publication »....
- XIX - Lettre à De JONG (15/7/29) - « Vers l'autre flamme » paraît...
- XX - Lettre à De JONG (31/7/25) - les 3 parties de l'ouvrage.
- * XXI - A. TALEX - Itinéraire du Voyage.

- 3 - P. ISTRATI - « Confessions pour Vaincus »
- 14 - Dans l'U.R.S.S.
- 16 - Le départ - christian RAKOWSKI
- 18 - Moscou
- 20 - Autour des fêtes du Xe anniversaire
- * 26 - un compagnon de route : KAZANTZAKI
- 28 - A Athènes
- 30 - Retour dans la patrie du Proletariat
- 32 - Odessa - Crimée - Ukraine
- 34 - Moscou - Békovo
- 36 - Mourmansk
- 38 - La Volga
- 39 - Les Tatars - Kazan - Samara
- 41 - Astrakhan - Rencontre de RAKOWSKI
- 42 - Transconcosie - Tiflis - Erivan
- 44 - Télav - Bakon - Batoum
- 46 - De nouveau Moscou
- * 48 - L'affaire ROUSSAKOV
- 65 - Conclusion pour combattants



IIème Partie (feuilles jaunes)

Compléments

- * 1 - Justice pour Panaït ISTRATI (M. MERMOZ et A. TALEX)
- 16 - Notes de l'article précédent
- 21 - Lettre de Frédéric LEFEVRE à Panaït ISTRATI (21/8/28)
- 25 - Trois lettres de P. ISTRATI à A. De JONG (d'U.R.S.S.)
(6/8/28 - 8/9/28 - 9/9/28)
- * 31 - Lettres à GUERSON (Guépéou) (4/12/28)
- 35 - Interview de P. ISTRATI par A. HABARU (Monde 2/3/29)
- 39 -
- 41 - Interview de P. ISTRATI par Frédéric LEFEVRE (23/2/29)
- 47 - Panaït ISTRATI - Confiance ! (décembre 1929)
- 57 - Deux lettres à E. BENDZ (26/2/30 et 3/10/31)
- 59 - Panaït ISTRATI, l'homme qui n'adhère à rien (8/4/33)
- 65 - Monique JUTRIN, la rencontre avec N. KAZANTZAKI
- 66 - Lettres de Panaït ISTRATI à Nikos KAZANTZAKI (16/5/28)
- 69 - Panaït ISTRATI, lettre ouverte à Romain ROLLAND
- 73 - Trois lettres de Romain ROLLAND (1922-1927)
- 77 - Monique JUTRIN, chronologie de la vie de Panaït ISTRATI
- * 81 - A. TALEX, Bibliographie concernant le Voyage en U.R.S.S.

MARCEL MERMOZ

L'AUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE !

SEUIL

UN LIVRE PARLÉ

Le rebelle et l'autogestion

par JEAN GUÉHENNO,
de l'Académie française

C'était dans les années 30, dans le bon temps. J'étais jeune encore. Je faisais des discours, je publiais des livres provocants, pas moins qu'un « Évangile éternel », en marge de Michelet, je faisais parler Caliban. J'habitais à Belleville un de ces petits pavillons que Jules Romains, mon propriétaire, avait fait construire avec les premiers profits de « Knock ». On sonne un matin. Je vais ouvrir. J'ai devant moi un homme jeune d'une force rayonnante, celui-là même que pouvait être, dans ses vingt-cinq ans, ce puissant vieil homme dont on peut voir le portrait sur la couverture d'un livre paru ces jours-ci sous ce titre étrange : « L'autogestion, c'est pas

de la tarte ! » J'étais surpris, un peu ébloui. Que me voulait-il ? Il s'appelait Marcel Mermoz. Il suivait, autant que ses sous le lui permettaient, la revue que je dirigeais, avait lu mon « Caliban ». On lui avait donné mon adresse. Il venait me poser des questions. Il était clair que je devais répondre. J'avais devant moi sûrement un rebelle. C'est une espèce que j'aime. Il entra.

Depuis, nous ne nous sommes jamais oubliés, nous ne nous sommes revus qu'à de grands intervalles, mais nous nous sommes toujours retrouvés dans les grands moments de sa vie.

Je lui avais conseillé de raconter cette vie. C'est ce qu'il vient de faire, et la matière de ces entretiens qu'il a eus avec Jean-Marie Domenach, lui-même jadis mon élève, l'un de mes khâgneux, l'ami de Mounier, le directeur d'« Esprit », et sûrement le plus propre, par sa générosité, à écouter les confidences de ce rebelle. Il doit y avoir un dieu de l'omnité qui, au cours de la vie, nous assure ces heureuses rencontres.

Son livre non plus « n'est pas de la tarte ». C'est un livre parlé.

Le Monde

du 21 juin 1978

Plus de six cents pages, qu'ils ont dû réduire à deux cents, d'une langue parfois un peu verte, mais d'une saveur toujours renouvelée, et un témoignage humain comme il n'en paraît guère, d'une authenticité éclatante, à bien des égards exemplaire, et tout grouillant de tous les problèmes d'aujourd'hui. Je n'en évoquerai qu'un, parce qu'il fut le sien autant que le mien, celui des rapports de l'individu et de la société, de ce que devrait être le contrat social.

Il a choisi comme épigraphe de son livre ces lignes d'un autre rebelle, notre ami commun, Panait Istrati : « Quand un homme a été un passionné, qu'il a connu tous les degrés du bonheur et de la misère en courant le monde, alors, essayer de donner une image vivante de ce que fut sa vie, c'est presque impossible. Impossible pour lui-même d'abord ; ensuite pour ceux qui doivent l'écouter. » C'est pourtant ce qu'il a essayé. Quelle vie ! un Savoyard. A huit ans, son père étant à la guerre, au printemps, avec sa mère et ses frères, dans des paniers d'osier, des « caragnes », il remonte dans les champs la terre au haut des pentes. Il fallait le faire, puisqu'il n'y avait plus d'hommes. L'été, sur le plateau, au-dessus de la forêt, il garde les troupeaux, « amane », trait les vaches, prend le goût de la nature sauvage, découvre des plantes inconnues, compose un « herbier des plantes mellifères des Alpes par Marcel Mermoz ». L'automne et l'hiver, il est à la ferme, travaille, va à l'école.

Son maître, M. Granier, un « apôtre laïque », fit de lui « la gloire du canton ». Il avait des tantes institutrices, un oncle séminariste. Des livres traînent dans le grenier. Il y découvre « l'Apologie de Socrate », le « Criton ». Alors,

écrit-il, « la lecture m'a toujours séparé toute ma vie de mes camarades d'enfance, de mes frères à un certain moment ; partout, quand j'étais ouvrier, je passais pour un cinglé ; les types me disaient : « Tu vas finir à l'asile. » Au casse-croûte, tout le monde est là, on bouffe la saucisson ; moi, j'avais toujours mon bouquin ; je lisais. » Sa mère était une sainte. Son père était d'une effrayante violence. « J'ai pris conscience, écrit-il, que l'homme était peut-être un être bon, mais que c'était aussi une bête sauvage qu'on ne jugulerait jamais. »

Ainsi sommes-nous tous. Il y a des heures de la jeunesse où on se demande ce qu'on pourra devenir. J'ai vécu de ces heures-là. Mermoz aussi. Le plus inquiétant est que le même mélange de chromosomes puisse faire de vous, selon les chances, une sorte de héros ou une sorte de bandit. On ne devient généralement ni l'un ni l'autre.

Du boulot et des livres

Il quitte le village à quinze ans, rêvant d'aller au pays de George Sand, s'arrête en route, puis monte à Paris, qu'il craignait, couche sa première nuit aux Buttes-Chaumont, cherche du boulot ; apprenti nourri et logé, « en bava », fit le triporteur, devint boulanger, photographe, puis, avec un camarade, repartit en Beauce, un été, au temps des batteries, fit le roulant, engrainant les batteuses, chapardant un peu — « un jour de mi-tard » de temps en temps. A travers tout cela, toujours un bouquin dans la poche. De retour à Paris, il travaille à la rencontre, débardeur sur les quais, nettoyeur de wagons, porteur aux Halles..., faisant toujours la chasse au papier, aux revues, aux livres, dans les wagons, jusque dans les poubelles. Il lit, il lit toujours. Il trouvait toujours du boulot : « L'effort ne me faisait pas peur, j'aimais même ça... mais il n'eût jamais de patron. Il eût pu faire mieux, explique-t-il, mais il avait « lu Epictète... » et la lecture des Grecs ne nous donne pas l'envie de parvenir ». De telles paroles renseignent sur ce qu'était déjà la culture de cet autodidacte. Il savait tout faire de ses mains, dans sa tête tout penser.

Le voici devenu un « anar », un « compagnon de l'En dehors »,

puis, parce qu'il voulait être toujours du côté « des plus pauvres », des « vaincus », pour quelque temps un militant communiste, mais il était dans la réalité, non un communiste, mais un individualiste communautaire. Je ne puis le suivre dans le détail de toute sa vie et de tous ses métiers. Il est arrêté en décembre 1939 et interné au camp de Saint-Sulpice. Il y passe trois années à lire, lire. Il ne lui importe où il ira. Il voudrait savoir d'où il vient, écrire une histoire de l'écriture, étudier les anciennes civilisations. Il fonde une bibliothèque. Il fait des conférences pour les copains. Barbu, le catholique, le fondateur de la communauté de travail de Boimondau, devenu son ami, l'aide à s'évader. Quand Barbu est arrêté par la Gestapo, il le remplace à la tête de la communauté. Il dirige l'usine au maquis. Il était là dans son vrai chemin, le chef d'une communauté dont chaque membre demeurait lui-même, dans sa pensée, ses opinions, sa religion, et son seul et vrai maître. Quand revint la liberté, la communauté retourne à Valence. C'était l'autogestion en acte.

Je renvoie à son livre. On y verra que « l'autogestion n'est pas, en effet, de la tarte ». Elle a réussi, tant qu'il a été là. Mais je ne résumerai pas l'histoire des difficultés qu'il dut vaincre. La dernière partie de ces entretiens est passionnante. Domenach pose à Mermoz les questions les plus actuelles et les plus pertinentes. La charte de la communauté commandait l'éducation permanente de tous ses membres, dans de fréquentes réunions de réflexion. Les absences aux réunions étaient pénalisées. On était payé non pas seulement sur sa valeur professionnelle, mais sur sa valeur humaine. Boimondau était devenu, à Valence, une véritable école. Chacun devait y travailler à son perfectionnement, et Mermoz confesse qu'il « deman-

de

dit à ses compagnons un effort austère ». Il a un peu peur d'avoir été quelquefois un « curé communautaire ». Les patrons de Valence débauchaient, quand ils le pouvaient, les meilleurs ouvriers de la communauté. Domenach demande :

« On parle beaucoup de l'autogestion, mais as-tu le sentiment que les travailleurs en veulent ? »

Et Mermoz répond :

« Non. C'est là même erreur que j'ai faite pour la culture. Les travailleurs s'en foutent. Dans la communauté, en cas de crise, les types disaient : « Ne nous emmerde pas avec ça, on t'a fait confiance, démerde-toi ». Refus du copain de t'aider, en te donnant son opinion par exemple. C'est embêtant, c'est fatiguant, ça leur crée des problèmes ; ils sont à la fois patron et ouvrier... Quand il s'agit de fric, ce n'est pas commode. Chacun donne son coefficient et ses réclamations ; on note, on biligne, on multiplie par le nombre de gars et on s'aperçoit que la paye dépasse le chiffre d'affaires. »

Domenach demande :

« Toi, particulièrement, qui as un passé d'anarchiste, toi qui as un tempérament individualiste, est-ce que parfois le poids des autres ne t'est pas trop lourd ?... Tu n'as pas cessé de croire toi-même, d'une manière ou d'une autre. »

Et Mermoz répond :

« J'observe la religion comme Jean Rostand les grenouilles. Je connais le mécanisme de la fabrication de Dieu. Il faut avoir cherché Dieu comme je l'ai cherché. J'aime la foi... Moi, je crois en l'homme profondément. Je ne sais pas ce qu'il est, mais je crois en lui, parce que depuis des millénaires, il fabrique son Dieu... Je compte sur l'homme qui est fait de telle façon qu'il y aura toujours des déviants, des types qui n'accepteront pas. Ce sont ceux-là le sel de la terre. Ce sont eux qui font avancer les choses, les révoltés, ceux qui disent non. »

Ce non est souvent le plus grand oui qui soit à l'aventure humaine, et il est sûr qu'une société en autogestion est décidément, d'abord pour chacun, l'administration et la gestion de soi-même.

JEAN GUÉHENNO

L'AUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE !

Les Amis de PANAIT ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des "Amis de Panait Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panait Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panait Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panait Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2^e Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.



COMITÉ D'HONNEUR

- Président : **Joseph KESSEL**, de l'Académie Française
- Mmes **Margaretta ISTRATI**, veuve de l'écrivain, Bucarest
Eléna KAZANTZAKI, écrivain, Genève
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
- Frédérique LEFEVRE**
- MM **Henri COLPI**, cinéaste metteur en scène du film Codine
Marcel BARBU, fondateur des « Communautés de Travail »
Benigno CACERES, Président de « Peuple et Culture »
Henri DESROCHES, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes et de l'Institut Coopératif
- Jean Marie DOMENACH**, écrivain
Docteur AL OPREA, écrivain, directeur de la revue « MANUSCRIPTUM » Bucarest
Mme Gabriel PINTEA DONNARES, écrivain
M.A. DE JONC, journaliste
- MM **Georges FRIEDMANN**, sociologue, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes †
- Julian GORKIN**, écrivain
Jean GUEHENNO, de l'Académie Française
Jean GUENOT, professeur à l'Université Charles V
Léo HAMON, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne
Michel HAMLET, journaliste
Armand LANOUX, de l'Académie Goncourt
Yves RÉGIS, président des Coopératives Ouvrières de Production †
- Jean STANESCO**, co-fondateur des « Amis de Panait Istrati » †
Alexandre TALEX, journaliste, Bucarest
Edgar MORIN, sociologue
Adamantios D. PAPADIMAS - écrivain, directeur du « Bulletin Littéraire » - Athènes (Grèce)
Georges GODEBERT, Producteur d'émission à « France Culture »



Comité d'Action

Marcel MERMOZ
Louis RABEIL, sculpteur
Christian GOLFETTO, professeur
Marcel BARBU
Gilles MERMOZ
Mme Sarah SAFIR LICHNEWSKY
Michel PASQUIER, agent commercial
Marcel BOULANGER, artiste peintre
Jean HORNIERE, professeur

Conseil d'Administration

Marcel BARBU **Guy LEMONNIER** **Gilles MERMOZ**
Marcel MERMOZ **SAFIR-LICHNEWSKY** **Jean HORNIERE**

Membres Correspondants

Mmes **JUTRIN KLENER**, professeur - Israël
Mogha WASSEF, Archéologue - Egypte
Marie COGALNICEANU, Professeur - Roumanie
Cornelia TOMESCU, Professeur - Roumanie

MM **Alexandre TALEX**, journaliste - Roumanie



Directeur de la publication

Marcel MERMOZ
Cité Horlogère
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence - Tél 43 79 92

Commission Paritaire : N° 58454